



**[www.nouveau monde noir.com](http://www.nouveau monde noir.com)**

# CHAPITRE II : QUILOMBO



**BRÉSIL**

*Brésil, Jericoacoara :*

Si on m'avait dit que la douceur du sable sous mes pieds me manquerait tant...  
Sur mon dos, les échardes d'un radeau désossé, je longeais cette plage couvée par la beauté de l'océan, passant en dessous d'un arc rocheux, dont le creux me donnait l'impression d'entrer dans un tombeau. Mais la vue était si belle, le sable roux épousant les courbes de ses pierres où venaient s'écraser la valse de ses vagues turquoises, on en oublierait presque que c'était sur cette même eau que naviguait le fardeau d'un continent.

Le temps de quelques nuits, je me reposerai dans ce récif avant de me diriger vers les montagnes du Brésil. Des crabes et des poissons crûs venaient consoler les cris affamés de mon estomac et dégoûter mes papilles, le goût du sucre me semblait si loin, l'odeur de maman me semblait si proche..  
Pour l'oublier j'écoutais les vagues et les cris des mouettes, posé sur ce rocher je ne pouvais savourer les bribes de cette liberté sachant que des gens qui me ressemblent étaient encore enchaînés aux cornes de ces démons. Mes paupières étaient lourdes, comme les chaînes que je revoyais quand je les fermais. Assez tergiversé, cap vers les montagnes !

Une chenille grignotait le cœur d'une feuille quand le mien se faisait dévorer par la solitude ; les pieds ensevelis dans un océan de racines, je traversais la forêt de l'Amazonie et son étendue de verdure. Adossé à un tronc, le fessier posé sur de la mousse, je me reposais de ce début de périple. Entre deux arbres, le regard intense d'un loup à crinière se plongeait dans mon iris, il dévorait un fruit , sans doute une figue puis repartit sans se retourner ; je fis de même et repartit vers les montagnes.

Je regardais le ciel, il était moins bleu que les aras qui l'arpentaient , la grisaille embaumait ces terres et ce ciel, puis une goutte après l'autre ce ciel me rappelait que j'étais si loin de chez moi...

Du doux sable de la plage au désert de cendres, je traversais les vestiges d'une fazenda, des champs brûlés, une braise qui consumait un bout de coton, des cocotiers tranchés dont les graines cramés ne donneront plus jamais cette saveur tant prisée...

Une senzala en morceau, le bois brûle et j'entendais l'écho des esclaves hurlant pour leur liberté. Ma voûte plantaire, s'implantait un pas après l'autre dans ce cimetière de chaînes ; parsemé ici et là des flammes de l'espoir et des cendres du désespoir. Au pied de la montagne, une putride odeur de chair et de sang, à des piquets étaient plantés trois têtes de colons, levant mes yeux vers le ciel, un amas de colombes sur le chemin de ma prière, me montra ce que j'étais venu chercher, le fameux sentier qui menait au "Quilombo Dos Palmares !"

*Quelques jours plus tard...*

Accompagné de cinq hommes du Quilombo qui m'avaient recueilli, attendant dans une fosse commune, l'arrivée des "Nouveaux Noirs".

Guettant le dessin d'une silhouette d'un navire dans cette immensité bleue, les échanges des commerçants et les cris des mouettes animaient le port ; de notre côté on était cachés dans cette fosse où s'empilaient ossements, cadavres et âmes en peine...

Des bruits de pas de plus en plus fort, le bruit des roues en bois d'une charrette écrasant les roches qui tapissaient le sol, les démons se rapprochaient de notre fosse, donc on replongea dans ce marasme mortuaire pour se cacher... L'odeur de chair brûlée empestait dans le port, le craquement des os de ces innombrables squelettes me fit frissonner d'effroi, ces démons jetaient des esclaves morts dans la fosse, leur sang s'écoulait sur mon front et leurs visages de cendres me faisaient face. Quand les commerçants s'éloignaient de la fosse, on remonta alors entre ces cadavres, à la surface. Le Soleil cramait ma peau, ma sueur et leur sang s'écoulaient sur mes yeux quand soudain se dessina sur la mer la silhouette d'un malheur, les voiles d'un négrier cachait l'astre à l'horizon.

Ce monstre de bois accosta le port, et recracha de sa gueule des âmes errantes enchaînées les unes aux autres, soudain en une fraction de seconde, mes cinq compagnons sortirent de la fosse et se divisèrent en deux groupes, deux hommes à gauche, trois à droite, leurs mouvements étaient millimétrés, les lames de leurs machettes dansèrent de manière synchronisées, elles fendaient le ciel et la blanche peau des marchands. J'étais ébahi devant un tel spectacle, c'est à peine si j'avais eu le temps de bouger qu'un chemin de liberté venait d'être tracé pour ces esclaves. L'un des hommes du Quilombo me fit signe que c'était le moment d'attaquer le négrier, je fonça tout droit et d'un bond j'atterri sur l'une des cordes du navire, on grimpa dessus et attaqua l'équipage qui avait ramené nos semblables en enfer, le bruit du fer et de la poudre résonnait, leur sang s'écoulait sur les planches de leur navire, on emmena les esclaves avec nous mais avant de partir, il me restait une chose à faire...

Dans la cale du négrier, où quelques bribes de lueur avaient réussi à pénétrer dans cette pénombre, l'odeur de la pisse et de l'alcool s'entremêlent avec celle de la mort, je déversa quelques barils dans le fond du navire, là où ils entassaient les esclaves comme des objets, au fond de ma poche j'ai sorti une pyrite, placé une étoupe de coton que j'ai découpé d'un vêtement arraché à un marin mort puis sortant ma dague entachée de la sueur de leurs âmes, je gratta jusqu'à ce que l'étincelle s'allume dans le reflet de mon iris, et je partis en courant, laissant derrière moi une étendue de flammes et les souvenirs amer de ces esclaves, le négrier s'enseveli dans la mer, quand libéré de leurs chaînes ces esclaves pouvaient enfin tendre leurs mains vers le ciel...

Une nuée de chairs noires, au pied de cette verdoyante montagne qui abritait ce village caché bâti par des esclaves en fuite. Une fois arrivé tout le monde faisait la fête pour accueillir les nouveaux venus, les percussions résonnaient, nos pieds cognaient le sol de manière frénétique, et notre mélanine dansait de joie au rythme des battements de ces cœurs heureux et de ces sourires éclatants.

Mais moi, j'assistais à tous cela dans mon coin, je les regardais mais je ne les voyais pas, je les entendais mais je ne les écoutais pas, mes pensées dévorais mon être, le bruit des flammes qui consume ce bois, le bruit des lames qui tranchent des âmes, la détonation d'une arme, le temps d'une larme, le torrent de sang dans lequel on se noie, le regard d'un colon effrayé, le bruit d'une chaîne qui se brise et ces humains qui retrouve le sourire, tout cela se chamboule dans mon crâne, je veux le revivre de manière éternelle...Les cris des âmes, en harmonie avec la mort...  
Avais-je trouvé ma raison de vivre ?

Au cœur de ce village caché, j'observais cette gigantesque tribu d'hommes noirs libre, les enfants jouaient entre eux, vagabondaient partout, se cachaient entre les différentes cases, les femmes elles, nettoyaient le poisson et les quelques autres aliments qu'on avait ramené du négrier, certaines d'entre elles partaient à la chasse, avec le même regard que les lionnes dans la savane ! Il y avait également les vieux qui étaient très présents dans l'aspect religieux, de la vie en communauté, ils enseignaient aux enfants l'immensité de l'au-delà, les lois de Dieu, les tentations du Diable...

Et puis il y a ceux qui ne vivent que pour la liberté des leurs, les hommes dont le chef principal était l'un des descendants du légendaire "Zumbi", le premier jour où j'étais arrivé, il m'avait accueilli et dit : << Tu possède les même yeux que lui, vient que je te raconte son histoire...>>.

C'était mot pour mot la même que j'avais lu dans la bibliothèque du maître et qui m'avait poussé à venir ici, pour apprendre de ce peuple et hisser le mien vers la liberté !

L'aube caressait mon âme, je me réveillais loin de l'or blanc, entouré de perles noires, si loin du moulin, si loin des flammes de l'atelier, les claquements de mains quand l'on chantait avait remplacé ceux du fouet , la sueur avait remplacé les larmes, l'effort pour un avenir meilleur effaçait petit à petit les peines du passé, je repensais à ces corps entassés, à ceux laissé dans l'océan, le regard perdu dans le néant, de ces hommes qui n'étaient plus considéré comme tel, des objets à chairs humaines, je regardais le ciel attendant les paumes tendues des chérubins...